

Vous penserez bien, Messieurs, qu'en présentant aussi rapidement quelques observations sur les impôts de la France, je n'imagine pas que vous puissiez en tirer aucune lumière nouvelle; je n'ai d'autre vûe, en cet instant, que de calmer les inquiétudes des créanciers de l'Etat, sur la diminution des revenus publics, en montrant d'une manière abrégée que ces défiances sont exagérées, & que l'Assemblée Nationale, pour les faire cesser, n'aura pas à lutter contre de trop grandes difficultés.

Ah ! qu'on ne désespère jamais de la chose publique au milieu d'une Nation riche & généreuse, d'une Nation qui s'instruit chaque jour davantage sur ses véritables convenances; mais il ne faut pas laisser languir ses mouvemens; il ne faut pas sur-tout la laisser longtemps dans ces incertitudes de fortune qui aggrivent l'intérêt personnel, & tendent à le détacher de l'intérêt commun. Accélérez donc, Messieurs, tout ce que vous pouvez, tout ce que vous devez faire pour rétablir l'ordre dans les Finances; répandez de toutes les manières & la paix & le calme dans les esprits. La liberté n'est pas l'unique objet de nos vœux; car ce n'est pas d'un seul lot que le bonheur des hommes est composé. Songez encore, Messieurs, qu'après avoir rétabli l'ordre dans les Finances, après avoir remplacé les revenus qui se sont évanouis, après avoir établi un parfait équilibre entre les revenus & les dépenses fixes; enfin, après vous être affranchi des embarras prochains, dont nous sommes justement alarmés, il faudra quelque temps encore avant de voir le crédit dans toute sa vigueur. Que les jours donc sont précieux, sur-tout après tant d'attente !

J'éprouve pour ma part comme une sorte de honte d'avoir à rendre si long-temps toutes les Nations de l'Europe confidantes de nos embarras de Finance. Vous, Messieurs les Représentans de la Nation, comment ne partageriez-vous pas ce sentiment ? Vous ne sçauriez imaginer à quel point vos diverses délibérations perdent de leur couleur à une certaine distance, tant qu'on ne vous voit pas occupés avec énergie de ce qui compose la force & la vigueur des Etats, la réparation du crédit & le rétablissement de l'ordre. On ne fait non plus au dehors comment se faire une idée complète de notre patriotisme, quand on voit comment languit, en plusieurs villes, la contribution fondée sur cette vertu ; quand on voit comment on résiste, comment on échappe en tant de lieux au payement de celles qui sont essentiellement nécessaires aux besoins de l'Etat, ou à l'acquiescement des obligations communes ; aussi dans l'intérieur du Royaume, à la vue de tant de gens qui abandonnent, en cette partie, l'intérêt public, chacun se refroidit, chacun s'isole, & les résistances de tout genre convertissent l'Administration dans une négociation continuelle avec tous les intérêts, avec toutes les volontés, avec toutes les passions. Ah ! que de peines ! mais le terme que peuvent déjà saisir nos espérances n'est pas éloigné, & nous y parviendrons ; car vous aurez assez de vertu pour réunir vos secours efficaces aux efforts de l'Administration des Finances. Voyez, Messieurs, par toute la France cette foule innombrable de Citoyens qui vous en sollicitent ; voyez plus près de vous ces habitans de Paris, qui, par la perte qu'ils éprouvent sur les billets de Caisse mis en circulation, par le retard du payement

de leurs rentes, & par la plus douce & la plus estimable condescendance au malheur des circonstances, méritent vos plus sensibles égards. Je n'en doute point, vous ferez le bien complètement; mais aujourd'hui ce but, du moins pour les Finances, ne peut être rempli que par la plus grande célérité. Les moyens décisifs, les ressources efficaces ont passé dans vos mains; vous y joindrez ce qui les met en action, une volonté ardente, un zèle soutenu; & bientôt les esprits se calmeront, la confiance reparoîtra, & un horizon éclairé prendra la place de ces nuages ténébreux qui bornent aujourd'hui notre vue.

Note particulière.

S E R V I C E D E M A R S .

ON sépare cet article du Mémoire précédent, afin qu'il fixe davantage l'attention de l'Assemblée Nationale.

Les Administrateurs de la Caisse d'Escompte veulent payer en récriptions ou assignations reçues il y a un an du Trésor Royal, mais échéant dans les mois d'Avril, Mai & Juin, la somme qu'il leur reste à fournir au Trésor public pour complément des 30 millions. L'Administration des Finances se refuse obstinément à cet arrangement, qui apporteroit un obstacle positif au service de ce mois & des premiers jours de l'autre. Le Ministre des Finances prie l'Assemblée Nationale d'empêcher, par un Décret, ou par une simple lettre de son Prési-

dent autorisé d'elle, que la Caisse d'Escompte ne donne au Trésor public, pour le reste de son engagement de 80 millions, des effets payables au delà du mois de Mars.



MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 20 MARS 1790.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ÉPITRE A MA MUSE.

HÉ bien, Muse, qu'as-tu ? tu me parois, ma chère,
Ce matin, plus chagrine encor qu'à l'ordinaire.

Depuis trois mois, assis chacun au coin du feu,
Nous rêvons, soupignons, et nous parlons fort peu,
C'est trop, je le sens bien, te faire violence ;

Je te permets enfin de rompre le silence :

Parle. — Hélas ! (me dis-tu d'un air touchant et
doux)

Hélas ! quel est mon sort ! en quel temps vivons-
nous !

Pourquoi me vois-je ici languissante, isolée,

Loin de Paris, peut-être, à jamais exilée ?

Non pās que le séjour, même pendant l'hiver,

Bon Maître, auprès de vous, ne me soit encor cher :

N^o. 12, 20 Mars 1790.

C

Mais ce qui nous plairoit , s'il étoit volontaire ;
 Est pénible et fâcheux quand il est nécessaire.
 J'étais au point de je pus lorsque je le voulois,
 Vous ne pouviez pas le parler ; vous disiez : *vas ; j'allois.*
 Et moi-même dans l'air je venois à paroître ,
 Et qui ne pouvoit dire à vous sembloit me reconnoître.
 On disoit : *la voilà.* Que ce mot me flattoit !
 Dès que j'ouvrois la bouche , oh ! comme on m'é-
 couloit !

Chacun me demandoit alors de vos nouvelles....
 — Laisse ces souvenirs , flatteuse ! — Ils sont fidèles.
 Mais les temps sont changés , peut-être sans retour.
 Je n'ose plus , hélas ! me montrer au grand jour ;
 Car la dernière fois que , suivant mon usage ,
 Je voulus à Paris faire un petit voyage ,
 Il m'en souvient toujours , j'y reçus un accueil
 Triste et mortifiant pour mon petit orgueil.
 On ne me reconnoît nulle part ; je vous nomme ;
 Vaine précaution ! L'un dit : » Quel est cet homme ?
 » Ah ! je sais ce que c'est , dit un autre ; entre nous ,
 » C'est un petit Auteur , simple , modeste , doux ,
 » Dont l'innocente Muse est encor dans l'enfance ;
 Tous de rire. Je veux prendre votre défense....
 Mais le son du tambour vient étouffer ma voix.
 Plus loin , je vois des gens criant tous à la fois ;
 Je m'approche , j'écoute.. On parloit *Politique ,*
Districts , Départemens , Impôts , Dette publique....
 Que vous dirai-je enfin ? Je vais , je viens.... mais
 quoi ?
 Personne , en tout ceci , ne prenoit garde à moi.

Comme un tel accueil blesse une ame délicate ?

Je m'éloigne à l'instant de cette ville ingrate ,

En me promettant bien de n'y plus revenir.

— Oui, ton état me touche, il faut en convenir.

Les Muses sont, sans doute, un peu trop délaissées ;

Leurs fictions font place à bien d'autres pensées.

Je crois te l'avoir dit. On est en ce moment

Dans l'attente, vois-tu, d'un grand événement ;

Il ne s'agit pas moins, puisqu'il faut te le dire ,

Que de régénérer un Peuple, un grand Empire ;

Tout François, à présent, est membre de l'Etat ;

Tout homme est Citoyen ; tout Citoyen, Soldat ;

Ce n'est pas-là le cas de parler vers ni prose.

— Déjà, me réponds-tu, j'en savois quelque chose :

Sans me piquer d'avoir un esprit bien profond ,

J'approuve au moins, de loin, ce que ces Messieurs font.

Je ne suis point Barbare enfin, je suis Française ;

Pourquoi seule, Messieurs, faut-il que je me taise ?

J'ose le dire, loin de vous contrarier ,

Ma voix même à vos vœux eût pu se marier.

Vous voulez réformer bien des abus énormes ;

Et moi, je méditois aussi quelques réformes.

Vous refondez les Loix, je m'occupois des mœurs ;

Vous parlez aux esprits, je m'adressois aux cœurs.

J'allois faire sentir que l'honneur, la sagesse ,

La vertu, les talens, sont la seule noblesse ;

Que toujours d'un Etat, c'est la simplicité

Qui fera la richesse et la prospérité ;

C 2

Et qu'à l'utile frein de la Législature,
 Il faut joindre une sage et sévère censure.
 Fleine de mon sujet, mon cher Maître, cui, je crois
 Que jusqu'à sa hauteur j'eusse élevé ma voix ;
 Que j'aurois, faisant trêve à la plaisanterie,
 Rendu mes simples chants dignes de la Patrie.
 — Que dis-tu, pauvre Muse ? hélas ! tu fais pitié ;
 L'entreprise est pour toi trop forte de moitié.
 Laisse-là ces sujets d'une trop longue haleine ;
 Puisse de petits vers dans ta petite veine....
 — Je suppose, dis-tu, que mes forces, mes goûts,
 Me ramènent toujours à des sujets plus doux.
 Faut-il donc, pour cela, me réduire au silence ?
 Condamner l'enjoûment où règne la décence ?
 Quand on rîroit un peu, voyez ! le grand malheur !
 Qu'on réforme l'Etat, j'y consens de bon cœur.
 L'utile, j'en conviens, l'utile est préférable ;
 Mais à l'utile on peut allier l'agréable.
 Les plaisirs purs et vrais sont toujours de saison ;
 Et s'il faut vous donner une comparaison,
 Il n'est rien de meilleur qu'un potager fertile ;
 C'est ce qu'en un jardin il est de plus utile :
 Mais un joli parterre a son mérite aussi ;
 Celui là me plaît fort, et j'aime celui-ci.
 — Je sens, j'ai dix vingt fois ce que tu viens de dire.
 Je suis loin, mon enfant, de condamner le rire,
 En France, de nouveau, j'espère qu'on rira ;
 C'est un nuage épais qui se dissipera,
 Du sein du chaos même on vit le monde éclore ;
 Déjà d'un jour plus pur on entrevoit l'aurore.

Bientôt, sous un bon Roi, l'aimable Liberté
 Ramènera le calme et la félicité.

Heureux Peuple ! heureux Roi ! quel avenir s'ap-
 prête !

Quel jour pour les Neuf Sœurs ! Uranie à leur tête,
 Son télescope en main, voit un astre nouveau ;

De notre Liberté, c'est le brillant drapeau.

Calliope, entonnant un chant patriotique,

Au François, qui l'attend, donne un Poème épique.

Clio, sans y mêler la vaine fiction,

Conté tout uniment la Révolution.

Tu n'emprunes plus rien de Rome ni d'Athènes,

Tu nous montres enfin, sublime Melpomène,

LOUIS XII, HENRI IV et leur digne Héritier :

La France à ton génie offre un théâtre entier.

Et toi, Thalie, et toi, quoique gaie et légère,

A ce qui s'est passé tu n'es point étrangère ;

Et tu peux rire encor de l'ennuyeux Conteur,

Du sot Enthousiaste, et sur-tout du Frondeur.

Polymnie, épurant sa morale lubrique,

Voie à la Nation son Théâtre Lyrique.

Erato, pour BAILLY, tourne un joli Quatrain.

Et nous fait dire à tous en un joyeux refrain :

Vivent LOUIS, NECKER, et vive LA FAYETTE !

Euterpe se réveille ; au son de sa musette,

Terpsycore accourant sous le prochain ormeau,

Fait danser les garçons, les filles du hameau,

Et jusques aux vieillards. Voyez comme la joie

Pétille dans les yeux, sur les fronts se déploie !

Ils en ont bien sujet ; car cette poule au pot
 Se réalise enfin et n'est plus un bon mot.
 Ainsi, ma jeune Muse, un peu de patience ;
 Et tu vas être heureuse avec toute la France.
 — Mais, reprends-tu, je sèche et je suis aux abois ;
 Je crains de perdre enfin l'usage de la voix.
 O que ne suis-je encore aux rives du Permesse !...
 — Muse, écoute, je vais te faire une promesse :
 Nous touchons au Printemps ; c'est la saison d'aimer,
 Et c'est aussi, je crois, la saison de rimer.
 Rime alors, j'y consens : si-tôt que Philomèle
 Chantera dans nos bois, tu chanteras comme elle.
 D'un civique laurier voulant ceindre leur front,
 Patriotes Auteurs, d'autres réserveront
 Leurs talens pour une ample et sublime matière ;
 Mais c'est assez pour nous de la Nature entière.

(Par M. Collin d'Harleville.)

*Explication de la Charade, de l'Enigme et
 du Logogriphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Merveille* ; celui
 de l'Enigme est *la Rose* ; celui du Logogriphe
 est *Etpile*.

CHARADE.

PETIT cube, pronom, et mon entier le Diable.
 (*Par M. Juhel, à Loches.*)

É N I G M E.

LECTEUR, je suis tes pas en tous lieux, en tous
 temps ;
 Ton œil peut me saisir ; j'échappe aux autres sens.
 (*Par le même.*)

L O G O G R I P H E.

SYMBOLE de la Liberté,
 Je suis légère et non volage ;
 Si quelquefois un nœud m'engage,
 C'est sans blesser ma chasteté ;
 Sous les doigts délicats d'une jeune Beauté,
 Quand je prends par hasard une forme élégante,
 Je n'en suis pas pour cela moins vaillante,
 Ni mon Patron, Citoyen moins zélé.
 Le bleu, le blanc, le vermillon
 Sont les couleurs dont je me pare en France ;
 Si j'ai des envieux ils gardent le silence ;
 De mes amis je décote le front.

A tous ces traits, facile à reconnoître,
 Pour me nommer ne faut être sorcier;
 Mais puisqu'il m'est enjoint de me mettre en
 quartier,
 Je vas décomposer mon être.
 Dans mes sept pieds d'abord, on trouve un ins-
 trument;
 Un métal précieux; un légume excellent;
 Un des surnoms de Proserpine;
 Une ville de Palestine
 Où certain Saint jadis reçut le jour;
 Un des attributs de l'Amour:
 J'offre de plus la fameuse Amazone
 Qui du joug des Anglois a su nous délivrer,
 Et dont tous les exploits, vraiment dignes d'un
 Trône,
 Ne servirent, hélas! qu'à la faire brûler;
 Un asile pour les vaisseaux;
 Un écueil pour eux redoutable;
 Ce qui dans un ménage est le plus désirable;
 Un lien fatal aux Manceaux.
 Si tu ne m'as encor deviné, cher Lecteur,
 De bon Henri souviens-toi du panache;
 Ainsi que lui, sans faire le bravache,
 Tu me verras toujours au chemin de l'honneur.
 (Par M. Vallois.)



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

V O Y A G E de M. LE VAILLANT dans l'intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne-Espérance, dans les années 1780, 1781, 1782, 1783, 1784 et 1785. 2 Vol. in-8°. A Paris, chez Leroy, Libraire, rue St Jacques, N°. 15, vis-à-vis celle de la Parcheminerie.

LE Voyage que nous annonçons est un de ces Ouvrages qui ne peuvent se ressentir de l'indifférence plus ou moins passagère du Public pour tout ce qui est étranger aux grands objets dont s'occupe la Nation; il trouvera des Lecteurs, et les intéressera aujourd'hui comme il eût fait dans les temps les plus paisibles, et lorsqu'on étoit uniquement occupé de Sciences, et de Littérature. Un Voyage dans l'intérieur de l'Afrique éveille d'abord la curiosité; et l'Auteur de celui-ci ne tarde pas à faire naître un intérêt qu'il soutient jusqu'à la fin de son Ouvrage. On sait que la navigation, qui de nos jours, a découvert plusieurs côtes de ce vaste Continent, n'a pu nous dévoiler l'intérieur de ces immenses

C 5

régions où tout est nouveau pour nous ; terres, plantes, hommes, oiseaux, poissons, animaux de toute espèce. On peut lui appliquer ce que M. le Vaillant dit de l'Amérique Méridionale : « C'est le foyer où la Nature travaille ses exceptions aux règles qu'on croit lui connaître ». L'Afrique lui parut le Pérou des Naturalistes : il en a fait le sien ; il s'y est enrichi, et nous fait partager sa richesse ; il sait même la faire aimer par l'intelligence avec laquelle il en dispose, par le goût qui règne dans la distribution de son Ouvrage. Il sait peindre, animer, varier ses tableaux : il parle tout à tout à la raison, au sentiment, à l'imagination. Nous entendons dire que son Livre n'est pas assez savant. Le reproche peut être fondé ; car il est certain que le Livre n'est point ennuyeux, condition requise, en plus d'un genre, pour être réputé profond. C'est à M. le Vaillant à confondre cette critique ; et il paroît qu'il s'y dispose d'avance ; puisque dans ce premier Voyage, qui sera bientôt suivi d'un second, il annonce une Ornithologie et une Histoire des animaux quadrupèdes de cette contrée, qu'il va bientôt donner au Public. Revenons à celui qu'il nous donne en ce moment.

L'Auteur part du Texel avec des lettres de recommandation pour M. Boers, ancien Fiscal du Cap de Bonne-Espérance. Après quelques accidens de mer, que l'Auteur décrit en

Physicien, et une fâcheuse rencontre plaisamment contée, il arrive au Cap au moment de la rupture entre la France et l'Angleterre. Il fait une description succincte de la ville du Cap et des environs, des productions naturelles, arbres, plantes, etc. Quoique son objet ne soit pas d'insister sur l'état civil et politique de la Colonie, il relève en passant quelques abus absurdes ou intolérables, soufferts ou même protégés par l'Administration. Il en prévoit les effets nécessaires, et donne à la Compagnie Hollandoise d'excellens avis dont elle ne profitera pas; car, en dépit des conseils et des prédictions, la puissance marche aveuglément jusqu'à l'instant où elle se précipite.

L'Auteur part du Cap pour aller visiter la baie de Saldanha, pour chasser, pour faire connoissance, dit-il, avec les bêtes féroces, et préluder aux combats qu'il devoit leur livrer dans le Continent. Son coup d'essai fut heureux; le premier tigre qu'il détruisit, se trouva monstrueux. Je le mesurois des regards, dit-il, et me croyois tout au moins un Thésée. Tout alloit bien. La Collection d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, s'accroissoit tous les jours; mais ces richesses étoient déposées sur un vaisseau qui se trouvoit à la rade. Il seroit trop long d'exposer les raisons politiques qui, aux approches de la flotte Angloise, obligèrent le Capitaine de faire sauter en l'air son vaisseau. Qu'on se figure la position

d'un homme que la passion des voyages, des Sciences, des découvertes arrache à sa Patrie, aux regrets de sa femme; de ses enfans, envoyé au delà des mers chercher des dangers de toute espèce, et qui voit en un instant ses Collections, sa fortune, ses projets, ses espérances, gagner, dit-il, la moyenne région et s'y résoudre en fumée. Ce n'est pas tout, il falloit fuir les vainqueurs, et regagner le Cap. C'est ce qu'il fit avec le désespoir dans le cœur; mais il avoit un ami. Mr. de Boers, ne le voyant point revenir avec les autres fugitifs, s'en inquiéta et le fit chercher dans l'asile où il s'étoit retiré en attendant des secours d'Europe. Monsieur, lui dit tranquillement Mr. de Boers, vous n'oublierez pas que vous m'êtes recommandé. Revenez à vos projets; c'est à moi de pourvoir aux détails. Acceptez, je le veux. J'acceptai, dit l'Auteur, l'offre de cette ame généreuse; un refus l'auroit trop blessée. On conçoit de quelle espèce furent les apprêts du voyage. Deux grands chariots, dont l'un chargé de tout ce qui convenoit à un Naturaliste; l'autre, de provisions, instrumens, outils, fusils, pistolets, poudre, plomb, balles de plusieurs calibres, biscuits, thé, café, sucre, plusieurs barrils d'eau-de-vie, et force tabac pour les Hottentots; quincailleries, verrorerie, colliers, bracelets, pour faire, dit-il, suivant l'occasion, des échanges, ou des amis. Son train étoit composé de

trente bœufs, trois chevaux de chasse, neuf chiens, et cinq Hottentots. Le nombre de ces derniers monta depuis jusqu'à quarante. Il part; et dès le lendemain, il s'arrête, le soir, au pied des hautes montagnes qui bornent la Hollande Hottentote au pied du Cap. Ce fut alors, dit-il, qu'entièrement livré à moi-même et n'attendant de secours que de mon bras, je rentrai, pour ainsi dire, dans l'état primitif de l'homme, et respirai pour la première fois l'air pur et délicieux de la liberté.

Il poursuit sa route dans les déserts, dans les forêts, évitant autant qu'il lui est possible les habitations, et s'avance dans le pays des Anteniquois, *hommes de miel*. On sent qu'ici nous devons abandonner tous les détails; et que si l'Afrique est le pays des merveilles, un extrait, un Journal même n'en sont pas la place. Il est impossible de suivre l'Auteur dans ses chasses, ou plutôt dans ses guerres avec les bêtes féroces; buffles, jacals, hiènes, panthères, lions, éléphants, hippopotames, etc. La dissection des vaincus étoit le prix de la victoire, toujours achetée par de grandes fatigues, et qui souvent pensa coûter plus cher: incroyable effet de l'amour des Sciences. J'avois trouvé dans les bois, dit M. le V. un vieux arbre mort, dont le tronc étoit creux; c'est là que, malgré les pluies continuelles, je passois presque toutes mes journées à guetter les petits oiseaux et le

gibier qui se présentoient : j'y étois du moins à l'abri de la pluie, et me nourrissois d'espérance. De cette niche sacrée, j'abattois impunément tout ce qui se montrait devant moi. Ainsi l'étude de la Nature l'emportoit sur les premiers besoins : je mourois de faim, et songeois à des Collections.

C'est dans l'Ouvrage même qu'il faut lire la description du genre de vie qu'il menoit dans son séjour à Pampoën-Kraal, partagé entre les plaisirs de ses diverses chasses, de ses études, sous le plus beau ciel, dans la société de ses animaux domestiques et de ses fidèles Hottentots, qu'il traitoit en amis, qu'il représente, non comme des animaux abêtis et dégoûtans, mais comme des hommes simples, grossiers, bons et sensibles, encore chers à son souvenir. Ce sentiment se reproduit en plusieurs endroits de son Livre, avec un intérêt nouveau. Les momens passés à Pampoën-Kraal, il les appelle les seuls momens de sa vie où il ait connu tout le prix de l'existence. Je ne sais quel attrait puissant, dit-il, me ramène sans cesse à ces paisibles habitudes de mon ame; je me vois encore au milieu de mon camp, entouré de mon monde et de mes animaux. Une plante, une fleur, un éclat de rocher, çà et là placés, rien n'échappe à ma mémoire; et ce spectacle, toujours plus touchant, m'amuse et me suit par tout. Voilà

te qui paroîtra sans doute inconcevable à ceux qui ne connoissent ni le charme d'une indépendance absolue, ni la passion des découvertes, ni le plaisir inexprimable que la Nature attache aux grands développemens de nos facultés morales et intellectuelles.

M. le V... après avoir enrichi sa Collection d'un grand nombre d'oiseaux, de quadrupèdes, de plantes, etc. etc. quitte le pays des Anteniquois, et prend sa route vers l'Augkloof: c'est une vallée longue et marécageuse, entourée de montagnes escarpées et arides, que le Voyageur ne put franchir qu'avec des peines inexprimables. Il ne savoit si la route qu'il avoit prise le conduiroit vers des Hordes Hottentotes ou vers des Caffres. Ces Caffres, que l'Auteur visita depuis, étoient l'objet de la terreur universelle. Il s'en faut bien que l'Auteur les ait trouvés tels qu'on les lui avoit représentés dans la Colonie. Le Gouvernement du Cap, qui ne peut contenir dans l'ordre et dans l'obéissance les Costans éloignés, ignore, ou feint d'ignorer les excès monstrueux dont ils se sont rendus coupables, pour reculer les limites de leurs possessions, aux dépens des peuplades voisines. De là, parmi elles, cette haine pour les Blancs, qui n'est qu'une juste horreur pour leurs cruautés; et de là, parmi les Blancs, l'atrocité des calomnies par lesquelles ils cherchent à flétrir des hommes simples et innocens dont ils ont provoqué

les vengeances. Cette vérité affligeante ; que M. le V. prouve par des exemples et par des faits, semble lui avoir inspiré une sorte de passion pour les Sauvages, et une profonde aversion pour les Blancs, et en général pour la civilisation ; sentiment qui paroît toujours un peu bizarre, que le vulgaire appelle misanthropie, et qui n'est, au contraire, qu'un amour trop ardent de l'humanité, et une violente indignation contre les crimes, qui, dans l'ordre social, font le malheur des hommes. Par-tout où les Sauvages, dit M. le V. . . sont absolument séparés des Blancs, et vivent isolés, leurs mœurs sont douces ; elles s'altèrent et se corrompent à mesure qu'ils les approchent. Il est bien rare que les Hottentots, qui vivent avec eux, ne deviennent des monstres. Lorsqu'au nord du Cap, je me suis trouvé parmi des nations très-éloignées, quand je voyois des hordes entières m'entourer avec les signes de la surprise, de la curiosité la plus enfantine, m'approcher avec confiance, passer la main sur ma barbe, mes cheveux, mon visage ; je n'ai rien à craindre de ces gens, me disois-je tout bas, c'est pour la première fois qu'ils envisagent un Blanc. Juvénal n'a rien de plus fort, que ce dernier trait ; mais il se trouve malheureusement trop justifié dans le Voyage de M. le V. par le contraste des mœurs sauvages et des mœurs européennes.

L'Auteur, toujours menacé de ces Caffres si redoutables, et prenant contre eux toutes les précautions de la prudence, s'avance dans le pays, où on le suit avec intérêt, à travers les dangers de ses chasses aux éléphans, aux bubales, aux gazelles, dont il décrit plusieurs espèces encore inconnues. Les productions naturelles, les différens paysages, les sites pittoresques, agréables ou terribles, les phénomènes d'une nature nouvelle pour la plupart de ses Lecteurs, se reproduisent sous les pinceaux de Teniers ou de Berghem. Dans cette variété d'objets, presque tous intéressans, nous ne pouvons nous arrêter qu'à celui qui l'est davantage et le plus généralement à l'homme, aux différentes hordes sauvages qu'a visitées M. le V. et qui paroissent avoir été si mal observées avant lui. On connoît les contes ridicules de Kolbe, répétés par tous les Voyageurs, et qui ont répandu en Europe des idées si absurdes sur les Hottentots. Quelques-unes sont accréditées par M. Sparmann lui-même, qui publia dans ces dernières années un Voyage d'Afrique. M. le V. . . . rend justice à ce savant Suédois, et ne le récuse point sur les choses qu'il a vues de ses propres yeux. Mais il lui reproche d'avoir donné une confiance aveugle aux erreurs ou aux mensonges des Colons, la plupart pleins de préjugés ou de mauvaise foi. C'est une chose bien remarquable, que de voir la plupart des Voya-